

Dixième Congrès de l'Association des Cercles Francophones  
d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (ACFHAB)  
&  
LVII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et  
d'Histoire de Belgique

## **CONGRÈS D'ARLON**

organisé par l'Institut Archéologique du Luxembourg  
18, 19 et 20 août 2016

**ACTES**  
**VOLUME II**

Ce Congrès est organisé par  
**l'Institut Archéologique du Luxembourg**  
13, rue des Martyrs B-6700 Arlon

Avec le soutien de la :

Fédération Wallonie - Bruxelles  
Région wallonne  
Province de Luxembourg  
Ville d'Arlon  
Institut Sainte-Marie d'Arlon  
Office du tourisme d'Arlon

Comité d'édition des actes :

Guy FAIRON  
Paul MATHIEU  
Christian MOÏS  
Jean-Marie YANTE

© Institut Archéologique du Luxembourg  
ISBN : 978-2-9602251-0-5  
Dépôt légal : D/2018/0431/3

Éditeurs responsables: Jean-Claude MULLER – Denis HENROTAY  
Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leur(s) auteur(s). Sans mention particulière, les illustrations sont de l'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, est illicite sans le consentement de l'éditeur.

Dixième Congrès de l'Association des Cercles Francophones  
d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (ACFHAB)  
&  
LVII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et  
d'Histoire de Belgique

# CONGRÈS D'ARLON

organisé par l'Institut Archéologique du Luxembourg  
18, 19 et 20 août 2016

## ACTES VOLUME II



**2018**

édités par l'Institut Archéologique du Luxembourg

## Godefroid Kurth, Clovis et les « études franques »<sup>1</sup>

par Alain DIERKENS

Parmi les thèmes de prédilection de Godefroid Kurth (Arlon 11 mai 1847 - Asse 4 janvier 1916)<sup>2</sup>, les « études franques » occupent indiscutablement une place majeure<sup>3</sup>. Derrière cette expression surannée<sup>4</sup>, il faut entendre les études relatives aux Francs du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle et singulièrement, sous la plume de Godefroid Kurth, les recherches liées à Clovis († 511) et aux V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, en ce compris les écrits de Grégoire de Tours et, dans une certaine mesure, les origines de la frontière linguistique. Le présent exposé sera donc centré sur la période mérovingienne dans l'œuvre de Godefroid Kurth, mais il réservera une place importante aux premiers Congrès de ce que l'on appelait alors la Fédération Archéologique et Historique de Belgique (FAHB) et à la fameuse « question franque » soulevée par Kurth lors du 4<sup>ème</sup> Congrès de la FAHB, tenu à Charleroi en 1888<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> C'est mon collègue et ami Jean-Louis Kupper qui devait prononcer la conférence inaugurale de ce 57<sup>ème</sup> Congrès de la Fédération des Cercles d'Histoire et d'Archéologie de Belgique. Il en a été empêché et il a suggéré que je le remplace. Je tiens à le remercier très chaleureusement et associer à mes remerciements Jean-Marie Yante et Jean-Claude Muller, ainsi que Luc Courtois, organisateur de la séance de travail consacrée à Godefroid Kurth durant le Congrès.

<sup>2</sup> La bibliographie consacrée à Godefroid Kurth est extrêmement vaste. Je puis ici me contenter de renvoyer aux excellentes notices d'Henri PIRENNE (« Notice sur Godefroid Kurth, membre de l'Académie », *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 90 [1924], p. 193-261) et de Paul GÉRIN (« Kurth, Godefroid, Joseph, François », dans *Nouvelle Biographie Nationale*, t. 8, Bruxelles, 2005, p. 212-219) ainsi qu'au *Bulletin trimestriel de l'Institut archéologique du Luxembourg-Arlon*, 92/3-4 (2016) et aux exposés consacrés à Godefroid Kurth au cours du présent congrès.

<sup>3</sup> Il est évident que le présent article est loin d'épuiser ce vaste sujet.

<sup>4</sup> Cette expression avait été utilisée par Godefroid Kurth pour ses deux panoramas historiographiques (« Les études franques de 1878 à 1888 » et « Les études franques de 1888 à 1897 »), parus dans le *Compte rendu du Congrès bibliographique international*, respectivement en 1888 et 1900. Elle a également servi à désigner les deux volumes posthumes d'études de Kurth sur le Haut Moyen Âge (Paris – Bruxelles, 1919).

<sup>5</sup> La « question franque » a fait l'objet d'excellents travaux récents. Le meilleur exposé est certainement celui de Hubert FEHR, *Germanen und Romanen im Merowingerreich. Frühgeschichtliche Archäologie zwischen Wissenschaft und Zeitgeschehen*, Berlin – New York, De Gruyter, 2010 (Ergänzungsbände zum Reallexikon der Germanischen Altertumskunde, 68), p. 232-254. Pour une mise en contexte, voir la thèse d'Agnès GRACEFFA, *Les historiens et la question franque. Le peuple franc et les Mérovingiens dans l'historiographie française et allemande des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Turnhout, Brepols, 2009 (Haut Moyen Âge, 8) et les ouvrages plus récents de Ian WOOD, *The Modern Origins of the Early Middle Ages*, Oxford, Oxford University Press, 2013, notamment p. 222-226 et de Bonnie EFFROS, *Uncovering the Germanic Past. Merovingian Archaeology in France, 1830-1914*, Oxford, Oxford University Press, 2012 (Oxford Studies in the History of Archaeology).

## Godefroid Kurth : quelques traits biographiques

La vie de Godefroid Kurth est bien connue grâce aux nombreuses biographies qui lui ont été consacrées, notamment, à l'occasion de son éméritat à l'Université de Liège (1906) ou à l'annonce de son décès (1916), mais aussi grâce à ses papiers personnels déposés en 1979 par les Bollandistes aux Archives du Monde Catholique (ARCA) de l'Université Catholique de Louvain à Louvain-la-Neuve<sup>6</sup>. Je n'en reprends ici que certains traits directement utiles à mon propos.

Godefroid Kurth est né à Arlon en 1847, de parents germanophones. Bien que son éducation scolaire ait été menée presque uniquement en français, il conserva toujours un attachement particulier pour la langue allemande et pour ses variantes régionales. Ces origines familiales expliquent, en grande partie, son intérêt pour la littérature germanique et pour la recherche allemande ; son exceptionnelle connaissance intime des recherches historiques et philologiques allemandes confère à ses écrits une tonalité particulière. Ainsi, c'est en Allemagne que Godefroid Kurth découvre, dans les années 1870-1875, la pratique d'enseignement universitaire basée sur la lecture directe des sources historiques par l'enseignant et ses élèves ; j'y reviendrai. Il partage par ailleurs avec la plupart des historiens, des philologues et des philosophes belges du XIX<sup>e</sup> siècle, un germano-tropisme et une germanophilie que la guerre de 1914-1918 détruira instantanément, créant ainsi un traumatisme intellectuel durable et spectaculaire.

Vivant à Arlon, *vicus* romain, non loin de Trèves – chef-lieu de la province de Belgique Première et ancienne capitale impériale –, Godefroid Kurth a toujours été sensibilisé au passé romain et, surtout, à ses ruines. Poète à ses heures, narrateur volubile, écrivain volontiers polémique, il a la plume facile ; il conservera une réelle propension à écrire et, par exemple, à maîtriser le genre épistolaire ; par ailleurs, il aime se mettre en scène même dans des ouvrages scientifiques. Attiré par la littérature, il entreprend des études de philologie à l'École normale des Humanités alors rattachée à l'Université de Liège ; plus tard, il enseignera, outre l'histoire médiévale, l'histoire des littératures « modernes » à l'Université de Liège. Logiquement, son intérêt le porte surtout vers les sources narratives et le pousse à débusquer, dans les chroniques, les traces de tradition orale, de récits « épiques » et de « culture populaire ». Pour lui, puisque « l'épopée est la forme primitive de l'histoire » et qu'elle est « l'histoire avant les historiens »<sup>7</sup>, une partie des éléments de cette histoire vivante méritent d'être pris en compte au même titre (ou presque) que ceux que fournissent les sources écrites traditionnellement acceptées par les historiens.

Ses études de philologie le mettent en contact avec une des disciplines dans lesquelles la critique textuelle était alors la plus développée et qui constituait donc la

---

<sup>6</sup> Liste complète des archives connues de Godefroid Kurth dans GÉRIN, « Kurth... », p. 218-219.

<sup>7</sup> G. KURTH, *Histoire poétique des Mérovingiens*, Paris, Picard, 1893, p. 1.

meilleure préparation au métier d'historien<sup>8</sup>. Il conservera un intérêt scrupuleux pour l'édition des textes, le choix des manuscrits et la réalisation des *stemmas codicum*. Par ailleurs, le faible nombre de textes conservés pour écrire l'histoire de l'Antiquité contraint l'historien antiquisant à utiliser des témoignages tardifs auxquels il accorde une plus ou moins grande confiance en fonction de critères objectifs (bien sûr), mais aussi en tenant compte de sa propre sensibilité, au risque de les (sur)interpréter. Godefroid Kurth n'hésitera pas à utiliser les sources médiévales de la même façon, en acceptant certaines et en refusant d'autres sur le seul critère de sa propre perception du vrai, du vraisemblable ou du développement légendaire. Il croit, par exemple, possible d'opérer des distinctions dans le développement des récits « épiques », c'est-à-dire « des souvenirs historiques idéalisés par l'imagination »<sup>9</sup>, selon qu'il s'agit de simples « impressions épiques » « puisées à même la source populaire, au moment précis où l'image des faits vient s'y reproduire et avant qu'elle ait pu être altérée », de « récits populaires nés d'une impression épique, mais qui ont grandi et se sont développés au cours de leurs voyages à travers les multitudes » ou de « chants épiques » qui ont « quelque chose de plus achevé et de plus complet » et où « l'épisode s'enlève comme un tout indépendant sur la trame de la narration »<sup>10</sup>. Sur cette base, pense-t-il, il y a moyen de « régler une bonne fois le compte de l'histoire et de la légende et (de montrer) quelle est au juste, dans les annales mérovingiennes, la part de l'une et de l'autre »<sup>11</sup>. On ne s'étonnera donc pas que certains historiens positivistes aient fréquemment été conduits à récuser les choix de Kurth, jugés subjectifs, imaginatifs, intuitifs et peu scientifiques<sup>12</sup>.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme aujourd'hui, la formation en philologie classique était ouverte à de nombreuses disciplines connexes et Godefroid Kurth en a gardé un intérêt pour l'histoire de la langue (ce qui ouvre à l'étymologie et à la toponymie<sup>13</sup>), l'épigraphie (qui lui a cependant peu servi dans ses études d'histoire du Moyen Âge), la numismatique et certains domaines relevant de l'histoire de l'art et de l'archéologie.

En porte-à-faux de ces études classiques, se situe le fort engagement religieux de Godefroid Kurth, qui ne s'est jamais senti à l'aise avec des religions non-chrétiennes ou avec des doctrines chrétiennes non-catholiques. À la fin de sa vie encore – remarque Henri Pirenne, qui n'hésite pas à le qualifier de *miles Christi*<sup>14</sup> –, Godefroid Kurth, voyageant en Égypte en 1911, s'était « senti dépaysé » : « on dirait qu'il en veut à cet art qui a si puissamment magnifié une religion qui n'est pas la sienne ».

---

<sup>8</sup> PIRENNE, « Notice... », p. 188-189.

<sup>9</sup> KURTH, *Histoire poétique...*, p. 31.

<sup>10</sup> Pour cette citation et les précédentes, *ibid.*, p. 475-476.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>12</sup> Une référence parmi des dizaines d'autres : F.-L. GANSHOF, « (Compte rendu) Neuray, Fernand, *Une grande figure nationale : Godefroid Kurth...* », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 10/4 (1931), p. 1183-1186.

<sup>13</sup> Belles remarques dans F. NEURAY, *Une grande figure nationale : Godefroid Kurth. Un demi siècle de vie belge*, Bruxelles – Paris, Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, 1931, p. 153.

<sup>14</sup> PIRENNE, « Notice... », p. 193 et 232.

Catholique fervent et ouvertement ultramontain, Godefroid Kurth a progressivement développé une sensibilité proche d'un catholicisme social puis de la démocratie chrétienne<sup>15</sup>. Pour Kurth, qui « avait la certitude de travailler pour Dieu et pour l'Église »<sup>16</sup>, il n'y a pas de civilisation hors de l'Église catholique et le combat « civilisateur » doit être permanent. Il faudrait que les sujets mêmes dont traite l'historien conduisent à la constatation que l'Église est le moteur du progrès social et l'unique garantie d'une société « civilisée ».

Aussitôt obtenu le titre de docteur avec une dissertation portant sur Caton l'Ancien – la seule et unique incursion scientifique dans le domaine de l'Antiquité romaine –, Godefroid Kurth est nommé professeur à l'Université de Liège en 1872. Succédant à Adolphe Borgnet, il est titulaire de la chaire d'histoire médiévale mais, comme il a été dit plus haut, il enseignera aussi l'histoire des littératures modernes. Son engagement catholique est à ce point marqué et explicite que, dans le contexte de la guerre scolaire, le gouvernement libéral de Walthère Frère-Orban et Pierre van Humbeeck sorti des urnes en 1878 estimera indispensable d'ouvrir à Liège une seconde chaire d'histoire médiévale, confiée, elle, à un libéral.

C'est en 1874 que, sur le modèle allemand, Godefroid Kurth est autorisé à créer à Liège le premier « Séminaire » d'histoire médiévale : l'efficacité et la pertinence de ce type d'enseignement basé sur le travail opéré sur les documents eux-mêmes sont telles que l'exemple liégeois sera rapidement suivi à Bruxelles (Léon Vanderkindere, 1876), à Gand (Paul Thomas, 1882), puis à Louvain (1885). Le « Séminaire » est le lieu idéal pour permettre à Godefroid Kurth d'appliquer en histoire les règles qu'il avait apprises en philologie classique et de faire part à ses auditeurs de sa façon de « lire » un texte ancien<sup>17</sup>.

Les textes lus et commentés au Séminaire sont, bien évidemment, d'abord les classiques de l'histoire de la principauté et du diocèse de Liège ; il en résulte, pour Godefroid Kurth, quantité d'études dans lesquelles la source écrite occupe une place majeure. Il suffit d'évoquer ses livres sur l'évêque Notger de Liège (1905) et sur *La cité de Liège au Moyen Âge* (1910), mais aussi ses recherches sur Hériger, Anselme, Gilles d'Orval, Jean d'Outremeuse et quantité de Vies de saints. Mais il y a surtout, comme on le verra plus loin, les textes du très Haut Moyen Âge : le contexte général y

---

<sup>15</sup> Sur cette question difficile qui exige des nuances qui tiennent compte de l'évolution personnelle de Godefroid Kurth surtout à partir de 1893, voir L. COURTOIS, « Godefroid Kurth, de l'intransigeantisme catholique à la démocratie chrétienne : itinéraire d'un intégraliste », dans les actes du présent congrès (résumé au t. 1, p. 52).

<sup>16</sup> PIRENNE, « Notice... », p. 293.

<sup>17</sup> Sur ce point, je renvoie aux belles pages de PIRENNE, *ibid.*, p. 206-210, ainsi qu'à la brochure publiée en 1898 et intitulée *À Godefroid Kurth, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de son cours pratique d'histoire*. Pour une contextualisation : É. BOUSMAR, « Inventorier, publier, étudier. Naissance de la médiévistique en Belgique, du Romantisme à Henri Pirenne », dans *La naissance de la médiévistique : les historiens et leurs sources en Europe au Moyen Âge (XIX<sup>e</sup>-début du XX<sup>e</sup> siècle)*. Actes du colloque de Nancy, 8-10 novembre 2012, édit. I. GUYOT-BACHY et J.-M. MOEGLIN, Genève, Droz, 2015, p. 57-79, surtout p. 74-75.

était propice. Avec le développement des *Monumenta Germaniae Historica* et de leurs séries des *Auctores antiquissimi* et des *Scriptores rerum merovingicarum*, avec la nouvelle orientation que les publications des Bollandistes prenaient grâce au P. Charles de Smedt et que concrétisait le premier tome de Novembre des *Acta sanctorum* (1887), Godefroid Kurth avait tout loisir de (re-)découvrir des textes essentiels et de réfléchir aux principes de leur édition scientifique.

Un mot encore sur son caractère fort, rigide, volontiers formaliste. Kurth supportait mal, très mal la contradiction. Il avait tendance à prendre pour des attaques personnelles toute critique ou toute mise en cause d'une idée qu'il défendait. Il maniait avec plaisir et encourageait la polémique, souvent avec un ton agressif, un tantinet méprisant. Il ne supportait pas de n'être pas suivi et, quand il n'était pas le chef incontesté, il s'en allait, non sans avoir lancé quelque pique dont il avait le secret et développé une rhétorique de la lamentation proche de celle qu'on lit dans les textes médiévaux... Godefroid Kurth était l'antithèse de l'homme de compromis.

### **Godefroid Kurth et les « études franques »**

Godefroid Kurth avait un intérêt marqué pour l'histoire du très haut Moyen Âge, Clovis, les premiers Mérovingiens. Tout en reconnaissant que Charlemagne était « le plus grand homme d'État que le monde ait connu »<sup>18</sup> et que « le couronnement de Charlemagne est l'acte de naissance de la civilisation moderne »<sup>19</sup>, il préférait Clovis, « le fondateur de la France » et son « règne créateur »<sup>20</sup>. Il a lui-même expliqué, à plusieurs reprises, son attachement à la personne de Clovis. La raison en est essentiellement d'ordre religieux et trouve son fondement dans une conviction : on ne peut parler de civilisation qu'au moment où la religion catholique l'a emporté. Le choix de Constantin au début du IV<sup>e</sup> siècle était certes fondamental, mais l'Empire romain était déjà inexorablement condamné, vieillissant, pourri. Ce sont les Francs, peuple élu, sous la conduite de leur roi Clovis qui seront les artisans de la régénération de l'Occident.

Le premier après la chute du monde antique, le peuple franc a jeté un germe de vie dans la poussière de mort où gisait l'humanité et il a tiré une civilisation opulente de la pourriture de l'Empire. Devenu, par son baptême, le fils aîné de l'Église, il a fondé dans les Gaules le royaume le plus solide de l'Europe, il a renversé les orgueilleuses monarchies ariennes, (...) il a humilié et tenu en échec l'ambition de Byzance et, dès le VI<sup>e</sup> siècle, il a été à la tête du monde civilisé<sup>21</sup>.

---

<sup>18</sup> G. KURTH, *Clovis*, Paris, Mame, 1896. Les citations se réfèrent à la deuxième édition, entièrement « revue, corrigée et augmentée » par l'auteur (Paris, Retaux, 2 vol., 1901) ; ici, t. 1, p. XVI.

<sup>19</sup> ID., *Les origines de la civilisation moderne*, 1<sup>ère</sup> éd., Paris – Louvain, Lecoffre-Peters, 1886, ici, t. 2, p. 308-309.

<sup>20</sup> KURTH, *Clovis*, t. 1, p. VIII.

<sup>21</sup> *Ibid.*, t. 1, p. XV.



Le baptême de Clovis (« le grand jour qui devait faire de la nation franque la fille aînée de l'Église catholique »<sup>22</sup>) – que Godefroid Kurth place, comme la majorité des historiens d'alors, en 496 – est un des moments-clés (voire le moment-clé) de toute l'histoire européenne.

Cette grande journée (= la bataille dite de Tolbiac) n'a de pendant que celle du pont Milvius : l'une avait clos les annales du monde antique, l'autre ouvre les annales du monde moderne. Son importance est donc absolument hors pair dans les dates historiques. Nous y voyons, du haut de l'observatoire que font à l'historien quatorze siècles superposés, les destinées de l'Europe se décider avec celles du peuple franc, l'avenir du peuple franc se ramener à la victoire de son roi, et tous ces grands intérêts dépendre de la solution donnée, au fond d'une conscience d'homme, au problème capital qui se pose à toute âme venant en ce monde. C'est là, à coup sûr, un spectacle d'une rare beauté<sup>23</sup>.

Traiter de Clovis, c'est aussi faire acte militant ; expliquer le baptême de Clovis, c'est mettre en évidence le rôle essentiel de saint Remi (« homme de génie », « l'homme que la Providence avait envoyé à Clovis pour l'aider à remplir sa grande tâche »)<sup>24</sup> et donc insister sur la collaboration entre le roi et les évêques<sup>25</sup>.

(À propos du nouveau loyalisme apparu à l'époque mérovingienne) l'initiative d'une politique aussi généreuse et aussi hardie n'appartient pas à Clovis. L'honneur en revient tout d'abord à l'épiscopat des Gaules et, en particulier, à l'illustre métropolitain de la deuxième Belgique<sup>26</sup>.

Étudier le règne de Clovis, c'est toucher au plan de Dieu et donc expliquer la suprématie de l'Europe catholique sur le monde.

En relisant cette page fatidique des annales de l'humanité, le chrétien éprouvera le sentiment puissant et profond d'une entière sécurité devant les problèmes sans cesse renaissants, puisqu'il y voit la Providence accorder à l'Église, dans une de ses heures les plus sombres, ce qu'elle ne lui a refusé dans aucune autre : des penseurs qui ont tracé sa voie à travers les ténèbres de l'Océan, et des pilotes qui, au moment décisif, ont hardiment donné leur coup de barre dans la direction de l'avenir<sup>27</sup>.

Sur ce point, Godefroid Kurth est proche de son écrivain de prédilection, l'évêque Grégoire de Tours († 594), et de l'œuvre majeure de celui-ci, les *Dix livres d'Histoire* qu'on désignait alors préférentiellement sous son nom plus tardif d'*Histoire des Francs*. Pour Grégoire aussi, les Francs constituent le nouveau peuple élu, chargé de réaliser le plan de Dieu sur Terre et le baptême de Clovis, plus encore que la

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 308.

<sup>23</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 305.

<sup>24</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 292.

<sup>25</sup> Comme le fait très finement remarquer Marie-Céline Isaia, ce point essentiel de la pensée de Kurth a une résonance toute particulière en Belgique et ne suscite pas le même enthousiasme en France, où, depuis 1890-1892 et à l'instigation du pape, « (les catholiques) ont appris à s'accommoder de la République et de ce qu'elle permet comme progrès social » ; cf. M.-C. ISAIA, *Clovis, roi des Francs*, Paris, Garnier, 2012, p. 298 (Ils ont fait la France, 16).

<sup>26</sup> KURTH, *Clovis*, t. 2, p. 224.

<sup>27</sup> *Ibid.*, t. 1, p. XXIX.

conversion de Constantin lors de la bataille du pont Milvius, est l'acte essentiel qui permettra, grâce à la suprématie franque, la christianisation de l'Occident.

Le choix de Kurth de privilégier l'histoire des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles était en total décalage avec une bonne partie des historiens de son temps qui préféraient soit s'interroger sur la décadence de l'Empire romain, soit se concentrer sur le règne de Charlemagne. Opter pour Clovis, c'était aussi, d'une certaine façon, rejeter l'Antiquité classique et païenne. Centrer ses recherches sur les premiers siècles mérovingiens, permettait de travailler, de façon originale, sur des textes que l'on redécouvrait alors notamment grâce aux *Monumenta Germaniae Historica* et de prendre éventuellement le contrepied des savants éditeurs allemands, Bruno Krusch en tête, souvent protestants, dont le positivisme exaspérait Kurth au plus haut point. Peu sensible aux sources diplomatiques, rares pour les V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, il put se dispenser d'attaques, pourtant faciles, sur la médiocre édition *MGH* des diplômes mérovingiens par Karl A. Pertz (1872).

Appliquant aux textes mérovingiens la méthode philologique de ses études et ne résistant pas à sa propension au lyrisme et à la surinterprétation, Kurth conteste fréquemment les hypothèses de Krusch. Parfois sur des points de détail : utilisant le *Liber Historiae Francorum*, il lui reproche d'avoir occulté le nom traditionnel de *Gesta regum Francorum*<sup>28</sup>. Mais, plus fondamentalement, il supporte mal de voir taxés de menteurs ou de faussaires des écrivains, notamment des hagiographes, qui s'étaient fait l'écho de vénérables traditions orales dans un but d'édification. Très au courant des recherches qui se développaient alors autour de la naissance des chansons de geste romanes et des discussions passionnées autour de la genèse de la Chanson de Roland, Kurth applique à la littérature altomédiévale ses conceptions sur les épopées et le genre épique.

Par ailleurs, convaincu de ce que la frontière linguistique en Belgique est née au début du V<sup>e</sup> siècle, lorsque l'avancée franque par le Nord s'est trouvée arrêtée par la Forêt Charbonnière (dont il supposait, comme ses contemporains historiens, qu'elle s'étendait dans une direction Est-Ouest) et par la route Bavay-Cologne, il formule alors ses premiers vœux de réalisation d'une carte de la frontière linguistique en Belgique qui reposerait sur une vaste enquête locale. La question est mise au concours de l'Académie Royale de Belgique en 1883<sup>29</sup>. Aux termes de longues recherches tous azimuts, Godefroid Kurth remet, seul, un manuscrit qui recevra le prix Stassart de l'Académie (1888)<sup>30</sup>. Certaines critiques des trois lecteurs désignés par l'Académie

---

<sup>28</sup> C'est l'ancienne dénomination de l'œuvre que vient de retenir Stéphane Lebecq pour sa traduction commentée du *Liber Historiae Francorum* : *La geste des rois des Francs. Liber historiae Francorum*, trad. et comm. S. LEBECQ, Paris, Les Belles Lettres, 2015 (Les Classiques de l'Histoire au Moyen Âge, 54).

<sup>29</sup> M. JOTTRAND, « Godefroid Kurth (1847-1916) et la frontière linguistique. Historiographie de l'origine d'une controverse », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 95 (2017), p. 369-400.

<sup>30</sup> Conformément à l'habitude, les manuscrits remis aux concours de l'Académie sont anonymes, mais ils étaient signés d'une devise. Kurth avait choisi les premiers mots de la plus ancienne version de la loi salique : *Francorum gens inclyta*.

(notamment celles de Léon Vanderkindere) seront rudes et il faudra près de huit ans pour que paraisse le tome premier de *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France* (1896) ; un tome II, de nature très différente, suivra deux ans après (1898). Il faudra attendre des décennies pour qu'un savant ose reprendre le sujet, il ne fait aucun doute que le rôle pionnier de Kurth en matière de toponymie contribua durablement non seulement aux discussions scientifiques sur la place respective des Flamands et des Wallons sur le sol belge, mais encore aux décisions politiques destinées à fixer, dans des textes officiels, le tracé de la frontière linguistique<sup>31</sup>.

Les réflexions de Godefroid Kurth sur le très Haut Moyen Âge ont pris la forme d'articles nombreux, centrés sur l'œuvre de Grégoire de Tours, sur certains personnages clés de l'époque de Childéric et de Clovis (Clotilde, Remi de Reims, Geneviève, etc.) et volontiers publiés dans la très catholique *Revue des Questions Historiques*<sup>32</sup>. Mais elles ont également généré des livres au fort retentissement<sup>33</sup> : *Les origines de la civilisation moderne* (1886)<sup>34</sup>, *Histoire poétique des Mérovingiens* (1893), et *Clovis* (1896) dont la première édition, richement illustrée, fut publiée à la demande de l'archevêque de Reims, le cardinal Langénieux, dans le cadre des activités du Quatorzième centenaire du baptême de Clovis<sup>35</sup>. Préparés par Godefroid Kurth lui-même avant son décès en 1916 mais parus seulement après guerre, en 1919, deux volumes d'*Études franques* regroupent de nouvelles versions, revues et corrigées, de certains de ses articles majeurs, mais aussi des essais inédits qui fournissent le dernier état de ses réflexions.

S'il fallait essayer de dégager les caractéristiques principales des travaux de Godefroid Kurth sur le Haut Moyen Âge, on mettrait certainement en évidence une remarquable connaissance de la bibliographie (notamment allemande) et des sources écrites, assortie à la volonté explicite de mettre en pratique une méthode critique rigoureuse ; mais comment ne pas être frappé par l'application souvent subjective et quelque peu erratique de cette prise de position théorique ? C'est certainement le cas des points qui touchent le plus intimement à la politique religieuse et à la spiritualité.

---

<sup>31</sup> Par exemple S. RILLAERTS, *La frontière linguistique, 1878-1963*, Bruxelles, CRISP, 2010 (Courrier hebdomadaire du CRISP, 2069-2070).

<sup>32</sup> Sur cette revue, J. GRONDEUX, « Le thème du baptême de Clovis dans la *Revue des Questions historiques* », dans *Clovis. Histoire et mémoire*, t. 2 : *Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, édit. M. ROUCHE, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 729-738.

<sup>33</sup> Il faudrait ajouter à cette liste une synthèse, restée inachevée, sur le VI<sup>e</sup> siècle (cf. KURTH, *Études franques*, t. 1, avertissement) ; quelques pages de ce manuscrit sont publiées dans F. NEURAY, *Une grande figure nationale...*, p. 170-182.

<sup>34</sup> Belle analyse dans J.-L. KUPPER, « Godefroid Kurth and Henri Pirenne. An Improbable Friendship », *Revue belge d'Histoire contemporaine*, 41/3-4 (2011), p. 411-426, aux p. 420-424.

<sup>35</sup> Sur cette biographie, voir, en dernier lieu, A. GRACEFFA, « Les biographies de Clovis par Godefroid Kurth, Maxime Gorce et Michel Rouche : approche comparée », dans *Une querelle des Anciens et des Modernes ? La biographie historique entre tradition et novation*, édit. G. PAYEN, Paris-Sorbonne, publications en ligne, 2009 ([http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/04-GRACEFFA\\_Les\\_biographies\\_de\\_Clovis\\_par\\_Godefroid\\_Kurth\\_Matthieu\\_Maxime\\_Gorce\\_et\\_Michel\\_Rouche\\_\\_approche\\_comparee-1.pdf](http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/04-GRACEFFA_Les_biographies_de_Clovis_par_Godefroid_Kurth_Matthieu_Maxime_Gorce_et_Michel_Rouche__approche_comparee-1.pdf)).

C'est aussi le cas de l'utilisation des renseignements issus de traditions orales, « épiques », dont on ne comprend pas toujours la logique. Un autre trait est le ton volontiers polémique, voire agressif, de ses prises de position face aux savants dont il n'apprécie pas les options idéologiques. L'écriture efficace, souvent brillante, extrêmement bien maîtrisée, multiplie les effets de style, les périodes rhétoriques et les discours reconstitués. Enfin, la dépendance quasi exclusive par rapport aux sources écrites (et, parmi elles, aux sources narratives) crée d'inévitables faiblesses dans la description du paysage, de la vie quotidienne et de tout ce qu'on appellerait aujourd'hui la « culture matérielle ».

### **Godefroid Kurth et les Congrès de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique**

Même imbu de sa position académique et de son statut d'historien universitaire, Godefroid Kurth conserve un intérêt réel pour le « peuple », la « généralité » ; il ne néglige jamais son rôle de pédagogue et, pour utiliser un concept anachronique, il prône vigoureusement la vulgarisation du savoir. Certes, cette fonction éducative, dans la ligne du paternalisme de l'époque, est souvent associée étroitement à un prosélytisme catholique conscient et assumé. Elle débouche sur de nombreuses prises de parole publiques, des conférences, des participations à des discussions érudites. Elle va de pair avec un profond attachement au terroir, particulièrement à « son » Luxembourg ; elle implique aussi une sensibilité aux traditions populaires, aux richesses locales et régionales, à la langue parlée dans les campagnes. On ne s'étonnera donc pas de son intérêt pour les « sociétés savantes », les sociétés historiques et archéologiques attachées à la défense du patrimoine monumental comme du « patrimoine immatériel ».

En 1885, écrit-il, il avait l'intention de plaider devant « sa » Société de prédilection (la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège) l'utilité de réunions régulières des membres de ce qu'il appelle les « sociétés de province » pour échanger projets, découvertes et informations. Le modèle français des Congrès nationaux des Sociétés savantes l'a probablement inspiré<sup>36</sup>. Mais, au même moment, lui parvenait l'appel du général Henri Wauwermans pour créer une Fédération des sociétés archéologiques et historiques belges<sup>37</sup>. C'est donc à Anvers, en 1885, dans le cadre de l'Exposition universelle, que se tint le premier Congrès de la FAHB. Godefroid Kurth y prit la

---

<sup>36</sup> Pour la France, voir O. PARSIS-BARUBÉ, *La province antique : l'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, Comité des Travaux historiques et scientifiques, 2011 (CTHS. Histoire, 45).

<sup>37</sup> L'histoire de la FAHB n'a hélas pas encore fait l'objet d'une monographie sérieuse. Voir les premières pistes dans Cl. CHRISTOPHE, « La Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique (1885-1980) », dans *Actes [du] 1<sup>er</sup> Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (Comines, 28-31 août 1980)*, t. 1, Comines, 1980, p. 21-25 et J. TOUSSAINT, « Sociétés savantes : culture et patrimoine », dans *Les Cahiers de l'Urbanisme*, n° 69, septembre 2008, p. 48-53.

parole pour présenter, sous la forme d'un discours programmatique, sa conception « Du but et des moyens d'action des sociétés historiques de province »<sup>38</sup>.

L'idée de Kurth peut se résumer comme suit. Les Sociétés historiques de province « remplissent une mission scientifique et civilisatrice » (p. 5), mais, comme elles sont constituées, non d'historiens de métier, mais d'amateurs, de « gens intelligents et instruits », cultivés et de bonne volonté, qui « n'ont pas l'éducation scientifique indispensable pour constituer l'historien proprement dit » (p. 6), elles n'ont pas à se substituer aux Universités, à l'Académie ou aux instances officielles : elles doivent « s'en tenir à une mission qu'elles sont en état de remplir » (p. 6). Elles doivent renforcer ce qui fait leur spécificité, c'est-à-dire leur attachement au terroir (« une mission locale »). Kurth plaide ainsi pour la réalisation d'inventaires (il parle de « statistiques raisonnées », p. 6) de lieux et de monuments (p. 10), d'archives encore inconnues (p. 10), de coutumes, de chansons et de récits populaires (p. 9), de lieux-dits (p. 7), d'« idiomes nationaux » (p. 8). Il appelle à la tenue de conférences destinées à faire connaître à la « généralité » l'intérêt du passé local et national (p. 12) ; il montre l'intérêt de voyages et d'excursions (p. 12-13) ; il suggère la publication régulière d'états de la recherche dans telle ou telle région (p. 14-15) ; il défend avec force l'idée de congrès annuels où se réuniraient les membres de toutes les sociétés historiques et archéologiques belges ainsi que des invités étrangers choisis avec soin<sup>39</sup> ; il croit possible, grâce à des « amateurs intelligents et riches », de créer des concours et des prix visant à mettre en évidence les richesses locales ou l'histoire d'une ville (p. 13-14).

Deux ans plus tard, à Bruges en 1887, à l'occasion du troisième Congrès de la FAHB, Godefroid Kurth reprend un des points de son discours d'Anvers : celui qui était consacré à la « science populaire » qu'il accepte maintenant d'appeler « Folk-Lore »<sup>40</sup>. Il s'agit, une fois encore, de publier des recueils de chansons, de légendes, de coutumes. Pour étudier ce « patrimoine primitif de l'imagination humaine » (p. 9), il pense à la création, au sein de la Fédération, d'une Commission spécifique (p. 15).

C'est au quatrième Congrès, organisé à Charleroi en 1888, que Godefroid Kurth, convaincu de bénéficier d'une audience qui lui serait aussi favorable que lors des

---

<sup>38</sup> G. KURTH, « Du but et des moyens d'action des sociétés historiques de province », dans *Annales du Premier Congrès de la Fédération Historique et Archéologique de Belgique : Anvers 1885*, Anvers, 1886, p. 128-138. Les pages mentionnées ici sont celles du tiré-à-part, qui a bénéficié d'une assez grande diffusion séparée (cf. <http://orbi.ulg.ac.be/2268/90855>).

<sup>39</sup> Ces idées se retrouvent évidemment dans le programme de la plupart des sociétés historiques, belges ou étrangères. Cf., par exemple, J.-P. CHALINE, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*, Paris, Éditions du CTHS, 1998 (réimpr. de l'éd. de 1995).

<sup>40</sup> G. KURTH, « Le Folk-Lore et les sociétés historiques », dans *Annales du Troisième Congrès de la Fédération Historique et Archéologique de Belgique : Bruges 1887*, Bruges, 1888, p. 86-98. Les pages mentionnées ici sont celles du tiré-à-part (cf. <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/90982>) ; ici, p. 3 : « le Folk-Lore (...) est la sciences des choses populaires ou, si vous l'aimez mieux, l'étude de la poésie populaire ». En 1885, Kurth préférait éviter le « nom barbare » de folklore et parlait de « science populaire » (KURTH, « Du but et des moyens... », p. 8).

Congrès précédents, bouscule l'auditoire et crée un véritable incident scientifique qui fera date : la fameuse « question franque »<sup>41</sup>. De quoi s'agit-il ?

Un des thèmes principaux retenus par les organisateurs du Congrès de Charleroi était lié à la mise en valeur du résultat des fouilles archéologiques que la Société de Paléontologie et d'Archéologie de Charleroi et la Société Archéologique de Namur, voisines et, sur ce point, complémentaires, menaient depuis des décennies dans les provinces de Hainaut et de Namur, notamment dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ces recherches avaient permis de mettre au jour de très nombreux sites préhistoriques, protohistoriques et romains mais aussi, et surtout, des cimetières du Haut Moyen Âge, alors généralement qualifiés de « cimetières francs ». Le président du Congrès, Désiré-A. van Bastelaer<sup>42</sup>, pharmacien de formation, alors président de la Société Archéologique de Charleroi, et le vice-président de la Société Archéologique de Namur, Alfred Bequet<sup>43</sup>, avaient multiplié les publications sur ces cimetières, respectivement dans les *Documents et Rapports de la Société Paléontologique et Archéologique de l'arrondissement judiciaire de Charleroi* et dans les *Annales de la Société Archéologique de Namur*<sup>44</sup>. Les riches trouvailles, exposées aux Musées Archéologiques de Charleroi et de Namur, ont été montrées avec fierté aux participants du Congrès par leurs conservateurs respectifs (D.-A. van Bastelaer et A. Bequet).

Un exposé introductif, dû au baron Joseph de Baye, sur « l'état des recherches archéologiques concernant l'époque des invasions barbares en Europe » avait le ton officiel convenable<sup>45</sup>. En dépit de réelles différences d'interprétation entre van Bastelaer et Bequet notamment, le consensus était général. Les cimetières retrouvés étaient des cimetières francs, donc de Germains, et les riches tombes contenant des armes ou des bijoux se distinguaient aisément des tombes des Gallo-Romains, souvent des incinérations. Les anthropologues (Victor Jacques, Émile Houzé<sup>46</sup>), dont la

---

<sup>41</sup> Bibliographie *supra*, n. 5. Voir, en particulier, pour le détail de l'argumentation : H. FEHR, *Germanen und Romanen...*, p. 232-254.

<sup>42</sup> Voir surtout J. BREUER, « Van Bastelaer (Désiré-Alexandre-Henri) », dans *Biographie Nationale*, t. 26, Bruxelles, 1936-1938, col. 144-150.

<sup>43</sup> Voir surtout A. DULIÈRE, « Bequet (Alfred) », *ibid.*, t. 32, Bruxelles, 1964, col. 50-53. Contexte décrit par A. DASNOY, « Aperçu sur un siècle d'activités archéologiques dirigées par la Société Archéologique de Namur », dans *Art, histoire et archéologie en Namurois. Volume publié à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Société Archéologique de Namur (= Annales de la Société Archéologique de Namur [ASAN], 69 [1995])*, p. 19-53, surtout p. 33-48.

<sup>44</sup> Par ex. D.-A. VAN BASTELAER, « L'époque franque du point de vue des archéologues n'est pas la même en France et en Belgique », *Documents et Rapports de la Société Paléontologique et Archéologique de l'arrondissement judiciaire de Charleroi [DRSAC]*, 12 (1882), p. 149-204 ; A. BEQUET, « La Belgique avant et pendant les invasions des Francs », *ASAN*, 17 (1886), p. 419-461.

<sup>45</sup> Baron J. DE BAYE, « L'état des recherches archéologiques concernant l'époque des invasions barbares en Europe », *DRSAC*, 15 (1889), p. 112-120.

<sup>46</sup> Sur Émile Houzé, voir A. MORELLI, « Émile Houzé en de studie van de Belgische schedels. Wetenschap en maatschappelijke belangen », dans *Rasechte wetenschap ? Het rasbegrip tussen wetenschap en politiek vóór de Tweede Wereldoorlog*, édit. M. BEYEN et G. VANPAEMEL, Louvain – Amersfoort, Acco, 1998, p. 101-113 et L. BEYERS, « Rasdenken tussen geneeskunde en

discipline commençait alors à s'affirmer, ne partageaient pas exactement les mêmes idées, mais globalement ils confirmaient l'idée que les tombes franques recelaient des squelettes de grande taille au crâne dolichocéphale, alors que les tombes celtes ou romaines montraient plutôt des restes d'individus plus petits, brachycéphales. Les Francs, qui étaient des Germains, avaient les cheveux blonds et les yeux bleus ; les Celtes et les Gallo-Romains avaient des cheveux et des yeux foncés. On tenait là des indices matériels, donc sûrs et indiscutables, des invasions germaniques en Gaule. La plupart des historiens acceptaient volontiers cette interprétation. Pour un libéral positiviste comme Léon Vanderkindere<sup>47</sup>, très sensible aux arguments des sciences exactes (notamment de la biologie) et du déterminisme géographique, les caractéristiques mises en avant par les archéologues et les anthropologues permettaient de parler de races (une race germanique, une race wallonne), d'envisager la supériorité d'une race sur l'autre<sup>48</sup>, etc.

Après des discussions policées, Godefroid Kurth demande la parole et annonce qu'il ne peut partager l'avis général : « j'aurais à formuler des objections graves en réponse aux observations de M. Bequet » ; « la communication que je vais avoir l'honneur de vous faire aura un caractère presque agressif »<sup>49</sup>. Pour lui, qui avait étudié les textes des IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles et qui avait en main les premiers résultats de la vaste enquête toponymique (alors inédite) qu'il avait menée sur la frontière linguistique en Belgique, « je le dis sans ambages ; selon moi, pour la très grande majorité, vos cimetières francs ne sont pas des cimetières francs. Ils sont de l'époque franque, d'accord, mais ils renferment les ossements de la population indigène qui était une population de Gallo-Romains »<sup>50</sup>. L'émotion est générale. Les débats commencent avec une telle véhémence, qu'ils seront poursuivis le lendemain. Du côté des organisateurs du Congrès, dont aucun n'est historien de métier et dont les connaissances sont celles d'honnêtes amateurs, on n'avait pas prévu une telle attaque ; on s'appropriait plutôt à discuter aimablement de la chronologie relative des plus anciennes tombes franques, de la présence germanique dans le nord de la Gaule avant la conquête de César, de la spécificité des tombes de l'âge des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Sans mettre

---

natuurwetenschap. Émile Houzé en de Société d'Anthropologie de Bruxelles, 1882-1921 », dans *Degeneratie in België, 1860-1940. Een geschiedenis van ideeën en praktijken*, édit. J. TOLLEBEEK, G. VANPAEMEL et K. WILS, Louvain, Universitaire Pers Leuven, 2003, p. 43-77.

<sup>47</sup> Sur Léon Vanderkindere, qui n'a pas encore bénéficié d'une biographie satisfaisante, voir notamment H. PIRENNE, « Léon Vanderkindere », *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 74 (1908), p. 73-120 et C. WYFFELS, « Vanderkindere, Léon », dans *Nationaal Biografisch Woordenboek*, t. 13, Bruxelles, 1990, p. 795-800.

<sup>48</sup> Sur ce point particulier, voir, notamment, H. HASQUIN, « Léon Vanderkindere (1842-1906). Fédéralisme et idée de race en Belgique », dans *Les fédéralismes. Réalités et représentations 1789-1874. Actes du colloque de Marseille, septembre 1993*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1995, p. 423-432 et K. WILS, « Tussen metafysica en antropometrie. Het rasbegrip bij Léon Vanderkindere », dans *Rasechte wetenschap ?...*, p. 81-99.

<sup>49</sup> *Compte-rendu des travaux du Congrès tenu à Charleroi les 5, 6, 7 et 8 août 1888 (...)*, édit. V. TAHON (=DRSAC, 15), Bruxelles, 1889, ici resp. p. 107 et 120.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 121.



de gants, Godefroid Kurth bouleverse l'atmosphère ronronnante du Congrès et crée le scandale.

L'argumentation de Godefroid Kurth est relativement simple. La frontière linguistique qu'il est parvenu à cartographier est régulière et globalement stable ; elle montre, au Nord, des populations parlant des dialectes flamands et qui sont les descendantes directes des Francs et, au Sud, des populations romanes issues des Gaulois romanisés parlant le latin. Par ailleurs, les textes prouvent que les invasions franques du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle n'ont pas touché (ou presque) le Sud du pays, où les élites romaines ou romanisées ont longtemps poursuivi le genre de vie romain. La frontière, qui s'est stabilisée autour de la Forêt Charbonnière et de la grande voie romaine Bavay-Tongres-Cologne, séparait donc les Francs des Gallo-Romains. La mainmise progressive par les Francs sur la totalité de la Gaule n'est pas une invasion, mais un phénomène politique de contrôle des institutions et elle n'a pas affecté la nature des populations ou la langue latine que, comme les Francs conquérants, celles-ci ont continué à utiliser. De tout cela, il résulte que les tombes considérées comme franques par les archéologues sont des tombes de Gallo-Romains, éventuellement touchés par la mode germanique, mais pas des tombes de Francs.

Les discussions, dont le texte a été pris en sténo de façon à pouvoir être publié intégralement, mettent en jeu une grande diversité de disciplines, mais aussi (et surtout) révèlent les difficultés d'un vrai dialogue entre tenants d'approches jugées inconciliables. Pour Godefroid Kurth, ce sont les textes anciens, rédigés par des auteurs vénérables, qui doivent naturellement prendre le dessus sur toute autre considération ; ce sont eux, et eux seuls, qui doivent baliser les interprétations ; il y ajoute les résultats, alors encore inédits, de son enquête toponymique : « je crois que ce sont les textes et la toponymie qui ont raison contre les archéologues »<sup>51</sup>. Pour les anthropologues, qui commençaient alors les relevés systématiques des caractéristiques physiques des conscrits wallons et flamands, la difficulté consistait surtout à « historiciser » leurs constatations volontiers exprimées dans des termes relevant de la médecine ou des sciences biologiques. Mais un constat s'impose : « ces tombeaux sont francs (...) parce que nous avons reconnu, sur les ossements, les caractères privatifs de la race germanique » et « les caractères physiques des anciennes populations gallo-romaines sont bien les mêmes que ceux des populations wallonnes actuelles, et ils diffèrent complètement des caractères ethniques des Francs »<sup>52</sup>. Quant aux archéologues, leur argumentation tient surtout à leur conviction de tenir des faits indiscutables, objectifs, bien plus convaincants que des raisonnements nés de la lecture actuelle d'écrivains anciens ; ils vont jusqu'à taxer certaines hypothèses de Kurth comme relevant de l'imagination – ce qui, pour les uns comme pour les autres, était ressenti comme une réelle insulte. « S'appuyer sur un seul argument, la linguistique ou la toponymie, qui, en dernière analyse, sont des déductions théoriques où l'imagination a sa part, et nier impitoyablement tout ce qui ne se rattache pas à ces

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 138 et 141 (Victor Jacques).



deux sciences pourrait conduire loin. De déduction en déduction, on en arriverait ainsi à nier l'archéologie, une science qui, elle, est basée sur des faits »<sup>53</sup>. Aux difficultés d'un dialogue ouvert s'ajoute évidemment le fait que chacune des approches envisagées en était à ses balbutiements et que les conclusions qu'il était alors possible de tirer péchaient par des vices de raisonnement. Par exemple, l'opposition signalée par les archéologues entre tombes « franques » et tombes « belgo-romaines » est – on le sait aujourd'hui – d'ordre chronologique et non ethnique, etc.

Le débat tourne à l'aigre. Il s'envenime encore. Le compte rendu des débats, basé sur l'enregistrement sténographique, est publié sous la responsabilité du secrétaire général du Congrès, Victor Tahon, simultanément dans les *Documents et Rapports de la Société Paléontologique et Archéologique de Charleroi* et dans les *Annales* du Congrès<sup>54</sup>. Mais la transcription a été, avant publication, modifiée ou complétée sur certains points qui, soulevés à brûle-pourpoint lors des débats, étaient restés imprécis ; ces modifications, toujours en sens unique, renforcent les affirmations de D.-A. van Bastelaer. Il semble aussi que les « notes d'ambiance », alors fréquentes dans les transcriptions de débats (du genre « applaudissements nourris », « lourde désapprobation », etc.), ont été, elles aussi, formulées de manière tendancieuse<sup>55</sup>. Peu avant la parution du compte-rendu des débats (1889), D.-A. van Bastelaer fait paraître, dans le tome 2 (millésimé 1888-1889) des *Annales* de la toute jeune Société d'Archéologie de Bruxelles (fondée en 1887), un très long article justifiant son point de vue et reprenant systématiquement les textes évoqués par Godefroid Kurth<sup>56</sup>. Un certain nombre d'archéologues étrangers (comme Jules Pilloy) sont invités à prendre position sur les débats, alors qu'ils n'étaient pas présents au Congrès et que le compte-rendu n'en avait pas encore été diffusé<sup>57</sup>. Outré de ces procédés qu'il considère comme antidéontologiques, Godefroid Kurth publie dans « sa » revue (le *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*) une réponse cinglante touchant non au fond du débat, mais à la forme<sup>58</sup>. Il fustige la révision des notes sténographiques, alors qu'il avait, lui, mis un point d'honneur – dit-il – à ne pas en changer un mot de façon à ne pas déformer la réalité. Il attaque l'article de van Bastelaer, publié avant qu'il n'ait eu

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 137 (Désiré-A. Van Bastelaer).

<sup>54</sup> *Compte-rendu des travaux du Congrès ... 1888 (...)*.

<sup>55</sup> C'est aussi ce que l'on peut déduire du compte rendu très clair du Congrès publié par le baron Alfred DE LOË, « Compte rendu succinct des travaux du 4<sup>ème</sup> Congrès de la Fédération Historique et Archéologique de Belgique à Charleroi, les 5, 6, 7 et 8 août 1888 », *Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, 2/1 (1888-1889), p. 126-135, aux p. 133-135 (« M. Kurth lui a succédé à la tribune et a développé avec grand talent, nous aimons à le reconnaître, cette théorie tout au moins nouvelle et qui lui est exclusivement personnelle que... »).

<sup>56</sup> D.-A. VAN BASTELAER, « La question franque devant le Congrès de Charleroi. Études sur les émigrations successives des Francs en Belgique et sur la conquête définitive de la Gaule qui s'ensuivit », *Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, 2/2 (1888-1889), p. 221-300.

<sup>57</sup> J. PILLOY, « La question franque au Congrès de Charleroy (Belgique). Parallèle des faits historiques et archéologiques se rapportant aux origines de notre histoire », *Bulletin Archéologique*, 1891, p. 3-31.

<sup>58</sup> G. KURTH, « Observations sur le compte rendu du Congrès archéologique de Charleroi », *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*, 5 (1889), p. 187-199.

l'occasion de mettre par écrit une argumentation digne de ce nom. Il publie, à la fin de son article du *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*, la correspondance échangée avec van Bastelaer ; derrière un ton poli seyant à des gens de bonne société, les attaques sont dévastatrices.

Ce qui aurait pu (dû) être un échange de vues constructif et profondément original se termine par un échec total. Aujourd'hui encore, certains des arguments brandis au Congrès de Charleroi sont loin d'être clarifiés. En Belgique, la question toponymique dans ses rapports avec la frontière linguistique aura, bien sûr, un prolongement politique important, mais elle repose fondamentalement sur l'enquête de Kurth qui n'a pas été sérieusement reprise depuis les années 1890. Quant à la façon dont le dossier a été instrumentalisé dans le cadre de la *Westforschung* nazie des années 1930-1940, elle se passe ici de plus amples commentaires.

Il est certain que le ton de Godefroid Kurth n'a guère contribué à la sérénité des discussions<sup>59</sup>. Kurth, fort de sa formation universitaire et sûr de la qualité de ses déductions historiques, pouvait d'autant moins être sensible aux arguments des archéologues des Sociétés archéologiques de Namur et de Charleroi que ceux-ci lui apparaissaient comme des amateurs. En prenant position sur de « grands débats », ceux-ci outrepassaient leurs compétences et se plaçaient précisément dans la position condamnée par Kurth à Anvers en 1885 : « (les sociétés de province) feront bien de s'en tenir à une mission qu'elles sont en état de remplir et il ne peut être question pour elles de traiter les grandes questions de l'histoire nationale » (p. 6). L'impossibilité d'un débat serein avec les historiens des textes a, par ailleurs, poussé les archéologues à se rapprocher des « sciences exactes », notamment des recherches des anthropologues.

### Une conclusion ?

Pour revenir à Godefroid Kurth et aux « études franques », le Congrès de Charleroi a représenté pour lui une véritable rupture. Après 1888, il ne prendra plus part aux réunions de la FAHB<sup>60</sup> et il cessera de s'intéresser aux Sociétés « de province » qui ne le concernaient pas directement. Quant à ses innombrables publications sur la période mérovingienne parues après 1888, elles évacuent purement et simplement le volet archéologique<sup>61</sup>. Considérant comme acquis les résultats de son enquête topony-

<sup>59</sup> PIRENNE, « Notice... », p. 214.

<sup>60</sup> Une seule exception : sa participation au 6<sup>ème</sup> Congrès de la FAHB, tenu à Liège en 1890, où il présente des « Notes sur la culture de la vigne en Belgique au Moyen Âge » (*Annales du Sixième Congrès de la Fédération Historique et Archéologique de Belgique : Liège 1890*, Liège, 1891, p. 203-209).

<sup>61</sup> Cette observation doit être un petit peu nuancée. En effet, le *Clovis* de 1896 a été doté, par la volonté des éditions Mame, d'une superbe illustration « artistique » et « documentaire », dont la responsabilité a été confiée respectivement à des artistes renommés et à des spécialistes. Ces derniers n'ont pas hésité à puiser dans des ouvrages archéologiques (les ouvrages de l'abbé Cochet ou l'*Album Caranda*, par exemple) et dans les collections du Musée des Antiquités nationales de

mique publiée en 1896, il n'y reviendra plus, laissant ce domaine d'investigation aux hommes politiques ou aux idéologies faisant de la langue, le symbole d'un peuple, d'une ethnie et de sa culture<sup>62</sup>.

Il faut lire (et relire) Godefroid Kurth pour la force de son argumentation, pour son érudition et pour la pertinence de certaines de ses observations critiques. Il faut le lire *cum grano salis*. Et regretter l'échec du débat majeur sur le haut Moyen Âge qu'il avait lancé, mais trop tôt et sans y mettre les formes permettant à un dialogue ouvert de se développer<sup>63</sup>.

---

Saint-Germain-en-Laye pour illustrer les chapitres sur l'histoire des Francs, sur la tombe de Childéric et sur la sépulture de Clovis. La plupart des objets « francs » reproduits viennent de fouilles du Nord de la France ou de Normandie. L'un ou l'autre de ceux-ci a cependant été trouvé en Namurois. Quant à la reconstitution du vêtement du « guerrier franc » (p. 51), elle reprend un essai du Musée des Invalides et non la proposition, très documentée et esthétiquement beaucoup plus réussie, présentée par René van Bastelaer au Congrès de Charleroi de 1888 (R. VAN BASTELAER, « Essai de reconstitution archéologique de l'armement et du costume des Francs de la Sambre », *DRASC*, 15 [1889], p. 185-197).

<sup>62</sup> Panorama historiographique récent, mais non exempt de jugements hâtifs ou simplistes : D. LAMARCQ et M. ROGGE, *De taalgrems, van de oude tot de nieuwe Belgen*, Louvain, Davidsfonds, 1998.

<sup>63</sup> Godefroid Kurth († 1916) n'est probablement pour rien dans le choix de la décoration de la chapelle funéraire qui, depuis 1921, abrite ses restes dans le cimetière de Frassem (Arlon), puisque les travaux d'aménagement du monument doivent se placer dans les années 1926-1930. On ne peut cependant s'empêcher de remarquer que le choix ne s'est pas porté, comme on aurait pu le croire, sur un style relevant du néo-gothique, mais bien sur une décoration de type paléochrétien et, plus particulièrement, ravennate des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles. On ne sait ce qui a poussé la veuve de Godefroid Kurth et le neveu de celle-ci, l'avocat Charles Godenne, à opter pour cette période de référence... Cf. R. YANDE, « La villa campagnarde et la chapelle funéraire de Godefroid Kurth à Frassem-lez-Arlon », *Bulletin trimestriel de l'Institut archéologique du Luxembourg-Arlon*, 92/3-4 (2016), p. 154-165.